

A HUIS-CLOS

Pierre, Jean, Jeanne et Pierrette se marient. Vous savez ça. On entendra leurs bans à Pâques ou à la Trinité.

On en parlait l'autre soir, et il est même bien vrai que beaucoup d'autres rêvent et supputent en ce moment le bonheur doré d'un paradis à deux.

Le marché semble présenter de bons articles. On y court, on s'y précipite, on s'y bouscule pour faire plus vite et mieux que le voisin son incomparable acquisition.

On ne peut guère s'empêcher d'avouer aussi que depuis quelque temps le terrain a été fertile aux coureurs de dot, et on a vu ces derniers faire merveille, prodige et sottise pour arriver sûrement au sac d'écus, objet de leur sourde convoitise.

Chacun son opinion, ses préjugés, je vous avoue les miens : si le malheur m'eût fait riche, je ne me serais jamais mariée...

Franchement, ces héritières, causes de véritables courses au clocher, ces pauvres héritières, je les plains !

Elles ont dix-neuf chances sur vingt d'échouer à un mauvais port, de confier leur barque à un pilote sans frein, d'échanger les milliers de leur père contre un esprit étroit, fougueux, bourré d'idées aux larges envergures.

Dans la plupart des mariages qu'elles contractent, s'il était donné d'apercevoir un instant, sans frac et sans cravate, le jeune homme qui se tient là aux pieds du ministre du Seigneur, le col raide et la moustache en crocs, il y aurait d'énormes surprises pour les spectateurs, curieux affolés du bonheur des épousés, ravis de leur extase et envious de leur situation.

Qu'on dise ce que l'on voudra, je ne crois pas à ces unions où l'amour n'est que d'un côté, où il se donne aveuglément à l'ambition fiévreuse, où la jeune fille, malheureuse victime, doit laisser sur les degrés de l'autel, une large part de ses illusions et beaucoup de ses rêves de tendresses infinies.

Je n'y crois pas plus que je crois au coup de foudre où à la vapeur.

Il y aura toujours pour moi sous les excès du sentiment *dévoûé* et *profond* qu'anime les coureurs de dot, sous la précipitation vertigineuse de fiancés d'une heure, s'ils ne se sont jamais vus, un motif d'intérêt mal dissimulé.

Entendons-nous. Il y a d'heureuses exceptions, et je vous en pourrais citer de très en vue ; mais prenez la masse des mariages brillants et dites si je mens.

Ah ! donnez-moi plutôt des êtres qui ont appris à s'aimer, donnez-moi des cœurs que les mêmes joies, les mêmes peines, ont fait sourire et pleurer ensemble, donnez-moi des âmes qui se sont connues avant d'entreprendre la montée rocailleuse de l'existence !

Voilà les mariages bénis, les bonheurs solides !

Qu'ils passent les sombres nuages, les vents et les tempêtes ! Au fond de ces âmes est caché un esprit d'entente sublime, source merveilleuse où sans cesse s'alimentent la foi vive, la confiance absolue, l'amour vrai et puissant : rien ne le pourra tarir jamais !

Demandez aux vieillards en cheveux blancs qui ont ainsi débuté leur *vie à deux*, demandez-leur si le baiser de leurs lèvres parcheminées n'a pas quelque chose de leur bouche rose d'autrefois et de leur vingt ans !...

* *

Ces choses, et tant d'autres, me sont apprises un peu par les événements que l'on voit se succéder sous nos yeux chaque jour, et beaucoup par les quelques amis revenus après la saison brillante vers notre cercle hospitalier, à notre tapis vert, seule variation permise à notre vie de reclus. Nous avons donc repris nos longues parties de cartes, et surtout nos bonnes causeries que j'aime tant—causerie dégénérant souvent en dissertations longues et vivement soutenues.

Ainsi, aux dires de nos habitués, il se serait dépensé durant les semaines de fêtes incessantes qui ont précédé les jours sombres que nous traversons, des sommes inimaginées encore de coquetterie, de luxe, de légèreté, de désinvolture, qui ont justement effrayé les uns et fait trembler les autres.

Pourtant, messieurs, pourquoi être si sévères ? N'êtes-vous pas la cause directe de toutes ces extravagances que vous condamnez si hautement ? N'est-ce pas vous, mes amis, qui voulez la femme belle, qui la voulez légère, qui la voulez—*folle* ?...

Vous avez prononcé devant moi ce dernier mot, ne vous récriez pas.

Hélas ! la femme est ce qu'on la fait. Et vous faites la femme, messieurs !

J'ai déjà énoncé cette idée à des juges très précis ; peu craintive, je n'hésite pas à la redire ici.

L'unique but de la femme est de chercher à plaire ; or, elle n'est pas responsable des travers que vous lui reprochez.

Si la femme, la jeune fille, ne se livre, ne s'attache, ne se donne qu'aux colifichets, aux dentelles, à la valse, aux balivernes, aux nullités, comme vous la dites, l'homme y est certainement pour quelque chose—et pour tout.

Suivez-moi.

L'instruction, en ces derniers temps, a formé plus d'hommes sérieux que ce bienfait si rare dans les temps passés a pu en donner ; cependant, c'est au sexe fort de nos jours, à ces intelligences connues, graves et raffinées, à vous, messieurs, qu'il faut demander le secret des manières poupines dont se parent la plupart des jeunes personnes.

Il est évident qu'à envisager l'époque que nous traversons, il semble que la femme ne pose plus dans les esprits comme un être à part, une créature donnée pour l'accomplissement des grands devoirs et des actions saintes, mais plutôt comme un *dévertissement*, un *passé-temps*, une *distraktion*—pardonnez-moi ces mots—aux ennuis que vous rencontrez, mes bons amis, dans l'état ou professionnel, ou commercial, que vous a départi la Providence.

Il semble vraiment que la jeune fille n'est dorénavant appelée qu'à étourdir par l'éclat de son rire argentin, par sa gaité sans bornes, son minois frais, sa toilette ébouriffée, ébouriffante, les bruits discordants qu'ont laissés chez vous les tracasseries du dehors.

Par l'encens que vous brûlez, par votre manière d'applaudir, par vos flagorneries mal déguisées, vous paraissez ne demander rien de plus à celle qui doit être plus tard la compagne de vos bons et de vos mauvais jours, que le laisser-aller d'une cadence bien exécutée, des joues roses, des yeux noirs, des dents de perles, un sourire qui les laisse voir, des mots légers et sans suite, une conversation nulle et insignifiante.

De quoi vous plaignez-vous ?

De voir amplement le succès couronner vos efforts et votre attente comblée au-delà toute espérance !...

Ah ! je comprends : vous avez raison, mes jeunes gens ; gare à vous !

Quelles épouses, quelles mères ferez-vous de ces mille déesses que votre bon goût forme, de ces jeunes personnes qui vous plaisent, qui vous charment autant qu'elles ne savent rien et ne tiennent à rien—toilettes, bals et sorties exceptés ?...

Je vous le demande, comme vous vous le demandez à vous-mêmes dans un moment de juste réflexion.

La femme pieuse, la femme sage, posée, la femme dévouée, la femme, en un seul mot, ne sortira pas de vos fêtes ridicules à force d'être mondaines, de vos salons ruisselants de lumières, d'épaulés et de bras-nus.

Sachez-le bien, messieurs.

Je les ai vus de près tous vos spectacles éblouissants ; j'en suis sortie toujours le cœur malade et l'âme toute triste.

Oui, la femme est bien ce que vous la faites. Et je demeure toute surprise que vous ne soyez plus mal payés.

Mes amis ; la femme est tout ou elle n'est rien. Dieu, dans sa sagesse indiscutable, ne lui a limité aucun milieu. Il semblerait même qu'elle ait été créée pour l'extrême toujours. Chaque jour nous fournit son exemple frappant ; chaque jour, nous la voyons apparaître suivant qu'elle a été entraînée par le courant de promiscuités de toutes sortes, ou qu'elle s'est élevée au-dessus de toute expression de la langue humaine. Voyez-la bien : ex-

trême égoïsme, extrême dévouement ; extrême laidier, extrême beauté !

Vous les pensez aussi, messieurs, ces belles paroles qu'un homme d'esprit, un vieillard du monde, jetait au milieu d'une salle remplie de l'élite de notre société canadienne, l'année dernière. Je vous les rappellerai en termes très impropres :

"A quinze ans, toute jeune fille est jolie, mais c'est d'une beauté qui passe. La beauté qui demeure, qui attache, qui enchaîne, qui ravit, c'est l'esprit. Une femme d'esprit est toujours belle. Non pas si elle possède cet esprit badin, frivole, qu'on rencontre dans tous les salons, de ces phrases vides de sens, ramassées un peu partout, dites déjà, puis répétées parce qu'elles ont eu certain succès ; mais cet esprit qui a sa source dans l'intelligence et le cœur même de la femme, cet esprit qui la fait forte, épouse, mère, cet esprit que Dieu a attaché comme un bouclier sur son âme !"

Hier et aujourd'hui.

HIER ET AUJOURD'HUI

Elle s'appelait Marie !...

Hier !... comme elle était heureuse ! comme ses jours s'écoulaient paisibles, semblables au cours tranquille du joyeux ruisseau qui traverse la prairie en murmurant sa chanson du printemps. Oui, elle était vraiment une petite reine au milieu de ses compagnes. On aimait sa société. Chez elle, point d'envie, point de jalousie : mais toujours une douce charité faisait le charme de sa conversation.

Ses manières distinguées, ses traits élancés et gracieux, son esprit vif et délié, ses reperties fines et saillantes avaient attiré sur elle plus d'un regard admirateur. On recherchait sa présence, et avec raison, car tout, chez elle, désignait un esprit d'élite.

Ses frères, Hector et Armand, étaient pour elle d'une délicatesse et d'une attention sans pareille. On se comprenait.

Ses parents la chérissaient tendrement ; ils admiraient les qualités de leur petite Marie. Ils aimaient à la voir pieuse, dirigeant souvent ses pas vers l'église, mais n'en conservant pas moins pour cela toute l'amabilité de son heureux caractère. Que ne firent-ils pas pour elle ?...

Souvent les amis de la famille se réunissaient pour jouir, au sein du foyer, de cette joie franche et sincère qui fait le bonheur de l'amitié. La petite Marie recevait les félicitations de tous les visiteurs. On l'aimait, et, pour tout dire, plus d'un avait soupiré ardemment pour recevoir l'affection de cette bonne et charmante enfant. Marie était naïve... et comme toutes les filles de son âge, elle répondit à l'amour qu'elle inspirait...

* *

Aujourd'hui !... Marie a vieilli. Ce n'est plus la douce jeune enfant avec ses dix-sept printemps. Sa joie n'est point aussi expansive et sa crédulité aussi grande. Elle a commencé à connaître le monde avec ses promesses vaines et mensongères, et elle continue son chemin... Son cœur a saigné bien des fois à la vue des folies du siècle et des vanités de la vie.

Aujourd'hui, Marie a changé son amitié d'hier. Elle a compris le peu de confiance que l'on doit mettre dans les biens d'ici-bas.

Aujourd'hui, Marie est devenue la mère des orphelins ! Elle a compris où réside le vrai bonheur ! Tant mieux !

Aujourd'hui, Marie est vraiment heureuse : espérons qu'elle le sera toujours.

ERNESTINE.

Montréal, avril 1889.

Honorer son maître, c'est ennoblir sa dépendance.—Mme de GENILS.

Nous croyons que c'est Napoléon qui a dit qu'une armée de lièvres commandée par un lion, vaudrait mieux qu'une armée de lions commandée par un lièvre.